

SISSI

CLUB

MARION ELLENA

El color del polvo

PAR ANNE VIMEUX ET ÉLISE POITEVIN
OCTOBRE 2026

En 2025, lors d'un voyage au Pérou, Marion Ellena initie *El color del polvo* [La couleur de la poussière], un projet consacré à sa mémoire familiale, aux silences et aux formes de transmission qui l'entourent. Pour contourner une approche trop directe de cette documentation, Ellena commence par filmer son voyage, permettant de multiplier les récits autour de ce qu'elle cherche à retrouver.

De retour en France, elle photographie sur pellicule des captures d'écran extraites de ses rushs. D'abord en noir et blanc, ces images sont ensuite tirées en couleur sur des papiers et avec des chimies périmés. Les formes n'apparaissent qu'à travers de faibles contrastes de couleur : certaines sont presque effacées, d'autres traversées par des taches, des tremblements. Les découpes, les assemblages, les rendus flous façonnent des zones de silence, et leur succession produit un rythme hachuré, saccadé, incomplet. Chaque photographie porte ainsi plusieurs temporalités : celle du souvenir, celle du voyage, celle de la prise de vue, puis celle du développement et de la dégradation du tirage. Ce processus d'altération des outils photographiques remet en question la fonction de conservation habituellement attribuée à l'image, détourne son autorité et permet de retranscrire les manques, les vides, l'oubli. Ces opérations révèlent son processus en chambre noire. Sur les bords des tirages apparaissent des trombones et des empreintes de ses mains, traces d'un processus à tâtons : celles d'une artiste qui cherche, qui déroule le papier dans l'obscurité, et qui rappellent le geste instinctif de sa main au contact du papier photosensible.

Ces expérimentations sur la plasticité du médium photographique, ainsi que le choix des formats évoquent un flux de matières et de chimies, réactif et sensible comme une peau à l'instar de Lotus L. Kang (1985, Canada). Cette attention portée à la matière se prolonge dans la manière dont les images sont présentées dans l'espace, où leurs formats qui s'étirent et leurs agencements participent pleinement de l'expérience de l'exposition.

Les tirages se déploient du mur à la table, entre images déroulées et surfaces de consultation. Au mur d'abord, les tirages de la série *El color del polvo* sont aimantés sur de longues bandes métalliques, dans un dispositif semblable à un tableau de recherche, à un système d'archivage, davantage qu'à un accrochage traditionnel de photographies encadrées. Les tirages y adoptent différentes configurations : un long rouleau, une image seule, plusieurs images qui se succèdent ou encore des ensembles de plusieurs images réunies sur une même feuille. Le choix des œuvres et leur disposition dans l'espace sont pensés comme une installation unique, in situ, et font écho au travail de l'artiste Jochen Lempert (1958, Allemagne), dont la formation scientifique de biologiste reste au fondement de sa pratique artistique et de ses systèmes d'installation. Sur la table, l'artiste donne à voir un projet antérieur, *Flor (lo que se va)* [« Flor, ce qui s'en va »]. Les fragments qui la composent peuvent y être déplacés, rapprochés ou recomposés. À la fois laboratoire et plan de travail, elle donne la mesure de l'ampleur de la production photographique d'Ellena, portée par une ritournelle, une forme d'obsession de l'image.

Les tirages sont souvent uniques, mais les images reviennent, se répètent, se révèlent d'un tirage à l'autre. Les portraits de sa mère en offrent un exemple : réalisés lors de son premier voyage au Pérou en 2018, ils donnent lieu à plusieurs tirages d'un même négatif, jusqu'à ce que l'image devienne motif. C'est une image tremblante, agitée, volontairement rendue floue : un portrait de dos, face à l'immensité de la ville de Lima, un téléphone à la main, à la recherche d'une adresse. Marion Ellena photographie également les mains de sa tante Fernanda, qui l'accompagnait à la bibliothèque, ainsi que les images de famille que lui partagent sa tante Mirtha et sa cousine Jessica, parmi lesquelles elle découvre pour la première fois des images de sa mère jeune. À cela s'ajoutent des captures d'écran d'appels vidéo WhatsApp, qui constituent les derniers échanges avec sa grand-mère avant son décès cet été. Autant d'images pour exprimer le deuil lié à une si grande distance et l'impuissance de faire partie de ces liens. En parallèle, la matière photographique de Marion Ellena est peuplée de faune, de flore, de paysages et de figures qui évoquent des idoles, dont une sculpture Moche [mo.tʃe]. Les couchers de soleil sont nombreux, souvent renversés, et les teintes des tirages sont orangées, bleutées, crépusculaires. Une manière de dérégler le temps, de perturber les hémisphères, de rechercher le rayon vert, une magie à l'horizon. « Le chien, le hibou sont des choses que je filmais car c'est aussi des choses qui surgissaient de manière assez magique dans ce quotidien-là » dit-elle.

« C'est ce moment de la journée
où l'odeur de poussière moisie flotte dans l'air
mêlée à la senteur des fleurs d'oranger.
Les chiens se vautrent dans la chaleur
langues pendantes, dégoulinantes de salive,
flancs ondulant pour chasser les mouches.
Le vent tourne.
Je sens le mesquite brûler.

[...]

Je suis partie, fus absente longtemps.
Je pars encore et quand je suis à la maison
Elles se rappellent que personne d'autre n'est jamais
parti.

J'écoute les grillos plus attentivement
Que leur regaños.
J'ai plus de langues qu'elles, suis consciente de
chaque racine de mon pueblo;
Elles, mon peuple, ne le sont pas.
Elles sont les racines vivantes, endormies.

Je balaie les feuilles de mesquite,
épines incrustées dans ma chair,
les yeux qui piquent. »

Gloria Anzadúa, Nopalitos
in Terres frontalières – La Frontera,
La nouvelle mestiza

Dans Terres frontalières, Gloria Anzaldúa évoque ceux qui vivent entre deux mondes, à la frontière entre les cultures et les langues. La frontière ne délimite pas des espaces, géographiques ou symboliques, au contraire, elle crée de nouveaux territoires. Cette pensée permet de prolonger la lecture du travail de Marion Ellena, dont les images portent elles aussi les traces de déplacements, d'appartenances multiples et de distances. Sa pratique s'inscrit dans un état continu d'instabilité et de flux à l'image de l'expérience de l'exil : celle des corps en mouvement. Elle vient ainsi confronter le travail d'archive à cette expérience, selon deux mouvements contraires : l'un qui viendrait fixer, l'autre qui viendrait déplacer. Mais tous deux procèdent d'une même manière de chercher, de faire de son corps une archive. Cette exposition nous plonge alors dans les interstices, les vides, les distances géographiques, linguistiques, mémorielles, au cœur de ses terres frontalières.

TEXTE PAR ANNE VIMEUX ET ÉLISE POITEVIN